

Témoins en zone trouble

On ne cesse de faire confiance au sol. Au sol au sens propre, compris comme base physique de tout, et au sol au sens figuré, comme l'image et l'idée mêmes de ce sur quoi on peut de toute façon se reposer. Quelque chose tombe par terre, et on dit qu'elle ne tombera pas plus bas, et que, donc, d'une certaine manière le sol est sûr, qu'il offre la sécurité à ce qui s'y trouve posé – sur la terre ferme. Plus que cela, le sol serait comme la réalité elle-même, dans ce qu'elle a de plus fiable, de plus souveraine et de plus indiscutable : c'est tout à fait ce que dit l'expression courante d'« avoir les pieds sur terre », pour qualifier des personnes lucides, pragmatiques, qui ne se laissent pas illusionner ni ne prennent leurs désirs pour la réalité – pour dire la même chose, la langue anglaise emploie l'expression “down to earth”, tout aussi parlante. Savoir situer le sol, comme le seul référent souverainement fiable, voilà ce qui serait la relation véridique et non faussée avec la réalité. Pourtant, la confiance que nous accordons au sol, notre foi en son absolue stabilité, et en sa valeur de base et de socle immuables de tout, est bien imprudente et bien trop rapide. Le sol n'est ni si sûr ni si certain. Il peut se dérober sous nos pieds, trembler, s'ouvrir de failles. Il peut n'être qu'un état temporaire du champ de forces la mer et les espaces émergés se mettent en tension, il peut être une frontière dilatée entre les mondes de l'eau et ceux de la terre, une frontière qui ne serait plus une ligne nette et claire entre des territoires étrangers l'un à l'autre et bien délimités, mais plutôt une zone étirée et comme floue, complexe, incertaine, où ces mondes s'interpénètrent, se menacent peut-être, trouvent des points d'équilibre plus ou moins durables où des formes de vie et des modes d'existence peuvent se développer et établir des territoires. Ainsi sont les zones de marais, gagnées sur la mer, traversées d'étiers et de canaux, inondables de part en part. Elles sont comme de fines surfaces maintenues juste au-dessus d'une ligne de flottaison, à la fois plaines terriennes où s'implantent villes et villages et contrées détremées qui se souviennent de la mer qui les recouvrait et pourrait les recouvrir à nouveau à l'heure de la fonte des calottes glaciaires et de la montée des eaux.

C'est dans le trouble de ces espaces dont la mer a été refoulée mais où elle pourrait faire retour que Stéphane Tellier plante des signes ambigus, plantés au sol comme des arbres et s'élevant à la manière de points d'amarrage stables au milieu d'étendues mouvantes, ou comme des mats qui pourraient être ceux de bateaux échoués là, en attente du rivage à venir ou que des courants d'eau auraient conduits jusque là. Des échelles s'élèvent aussi, là, appuyées sur rien d'autre que leur fragile ancrage au sol, comme suspendues dans leur verticalité et adressées à la hauteur depuis laquelle il faudrait pouvoir regarder les choses pour mesurer la fragilité des espaces instables aux alentours – mais les échelles elles-mêmes sont trop incertaines pour qu'on y grimpe, et la fragilité répond alors à la fragilité.

Mats et échelles sont aussi là comme des témoins. L'ancrage qu'ils postulent au milieu d'un territoire dont ils rappellent le caractère incertain et ambigu – mi-terrien, mi-maritime – fait d'eux des repères qui éprouveraient au moins métaphoriquement la montée des eaux, des référents sur lesquels on pourrait la constater voire la mesurer comme le long d'une toise où les traverses de l'échelle se feraient gradations d'une transformation du territoire finalement advenue malgré les alertes. C'est en ce sens que ces objets sont des témoins, qui pourraient constater la réalité d'un bouleversement renvoyant le sol à son incertitude. Et ce faisant, c'est nous qu'ils prendraient à témoin.

Dans les zones troubles, où le sol lui-même ne vaut plus comme la réalité, un réalisme plus aigu est peut-être nécessaire pour sonder les forces en présence, et un tel réalisme demande des objets ambigus, qui attisent et suscitent la projection mentale et l'imaginaire pour faire apparaître ensemble plusieurs états possibles du monde et des paysages, qu'une compréhension trop terre à terre du territoire aurait séparés de part et d'autre de frontières nettes et claires – étanches.